

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Autoportraits en miettes

Carole David

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36524ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

David, C. (2006). Autoportraits en miettes. *Lettres québécoises*, (123), 5–5.

Autoportrait en miettes

J'ai cherché une forme littéraire qui contenait toute ma vie. Elle n'existait pas encore. (Annie Ernaux)

J'ai lu longtemps dans le désordre ce qui me tombait sous la main, les livres interdits, les photos-romans, les vies de saints, les classiques, peut-être parce que je ne voulais pas vivre la vie qu'on avait rêvée pour moi ; j'ai tant aimé lire que je m'y suis souvent perdue, aveuglée par le Livre et ses promesses. J'ai vécu et grandi dans l'accumulation de la chose écrite.

Je n'arrive pas à déterminer le moment où je suis entrée en littérature, car cet instant n'existe pas et n'a jamais existé. Je sais aussi que si je n'avais pas écrit, le monde serait demeuré une énigme. Je ne peux pas dire : j'ai toujours voulu écrire, ce serait *a posteriori* m'inventer un destin, une vocation que je n'ai vraiment jamais souhaitée. Pourtant, quotidiennement, je suis habitée par cette volonté de traduire ce que je vois et entends.

De même que j'étais incapable de me montrer telle que j'étais en cette journée de printemps à l'île de la Visitation, devant la rivière des Prairies, où j'essayais de bien me tenir devant le photographe. J'étais davantage préoccupée par le paysage et les gens qui y circulaient : formes, couleurs, murmures, gestes, empreintes du vieux moulin et de l'ancienne usine, *sauvages* traversant la rivière, noyades, disparitions, récits probables et improbables de vies, présence diffuse de Josée Yvon et de Roland Giguère sur les berges, matières de l'écriture qui ressurgiront sous une forme ou une autre. Il faut être patiente, disponible, prête à imaginer.

L'édifice est fragile et risque de s'effondrer à tout instant, car l'écriture n'est pas toujours là, elle me happe par moments. Autrement, je suis dans une période de vide, suspendue entre différentes activités quotidiennes et professionnelles ou entre deux idées qui ne se matérialisent pas. Je marche, je lis, mouvements intimement liés, enchaînement d'images, ellipses, métaphores, je remonte le boulevard Saint-Laurent comme autrefois l'avait fait Patrick Straram dans son magnifique *Tea for one/no more tea*.

Aujourd'hui, je parle d'une œuvre à faire pour la première fois sans en connaître ni la forme ni la tonalité : la mort de mon amie F. Le récit en images de

cette agonie est sur une tablette dans le haut de ma garde-robe. J'ai été traversée par cette épreuve, mon visage et mon corps se sont modifiés depuis.

Sans reliure, les dessins et les photographies suivent un ordre chronologique. Je ne les ai regardés qu'à deux reprises et je les ai, ensuite, volontairement oubliés. J. a disparu quelque part en Europe et m'a laissée me débrouiller seule avec cette partie de moi-même.

Durant les mois de février et de mars 2004, je n'ai rien écrit, pas une note, pas un fragment sur l'agonie de F. Deux fois, dans ma vie, j'ai tenu un journal d'écriture. J'y étais obligée. Avant la fermeture définitive de la bibliothèque, j'ai fait des recherches sur de vieux microfilms en espérant nourrir mon roman en suspens, j'ai arpenté les lieux devenus étrangers. Beaucoup de livres avaient été démenagés en dehors de la bibliothèque, dans un entrepôt, sorte de purgatoire dans lequel ceux qu'on n'emprunte jamais finissaient leurs jours. *Les terres du Saint-Sacrement*, roman de Francesco Jovine dont j'avais besoin pour terminer l'écriture de *Terra vecchia*, ne méritait plus sa place sur les rayons de la Bibliothèque centrale. Il n'avait été emprunté qu'une seule fois dans les années soixante par un Italien qui avait laissé le bordereau de demande avec son nom. Quand j'ai commencé à tourner les pages du livre, elles se sont déchirées entre mes doigts.

C'est un projet : mettre des mots sur les portraits que J. a faits de F. dans les semaines ayant précédé sa mort. Les deux premières planches sont des photos couleur, les seules de l'ensemble. Une fleur isolée de son bouquet, puis l'allée glacée du parc La Fontaine devant l'hôpital. On sent la présence de F.

Le hasard ou une coïncidence a voulu que je naisse au même

endroit, que je travaille à la Bibliothèque centrale à quelques jets de pierre, que j'habite le deuxième étage d'un triplex à mi-chemin entre les deux. Portais de moi à différentes époques de ma vie, difficiles à tracer.

Brusquement, les photos font place à des portraits au crayon. Sur un des dessins, on voit P. de profil faire la lecture à la mourante. Que lit-il ? Un poème ? Un essai de Daniel Arasse ? À ce moment-là, J. est dans la chambre et les observe, ou peut-être a-t-il exécuté le dessin de mémoire. J'imagine que J. commençait les esquisses quand il était seul avec elle et les achevait le soir en rentrant à la maison. Sur certains des portraits, J. a écrit dans le haut de la page des mots que F., assommée par les médicaments, alignait sans en mesurer la portée. Le cerveau se déprogrammait, le corps devenait langage, souvenirs accumulés, chaîne de mots qui semblait, par moments, porter une chronologie autobiographique.

La dernière image est saisissante, le lit vide, les draps froissés, une idée de l'absence, les traits du visage effacés. De cette agonie, je retiens la déconstruction progressive de la personnalité de mon amie.



CAROLE DAVID